

13 mai 2022

**Le prix humain de l'Expédition d'Égypte
À propos de cinq Montpelliérains,
soldats dans l'armée de Bonaparte**

Christian NIQUE

Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

MOTS-CLÉS

Expédition, campagne, colonisation, guerre, batailles, violences, pillages, souffrances, vols, viols, morts.

RÉSUMÉ

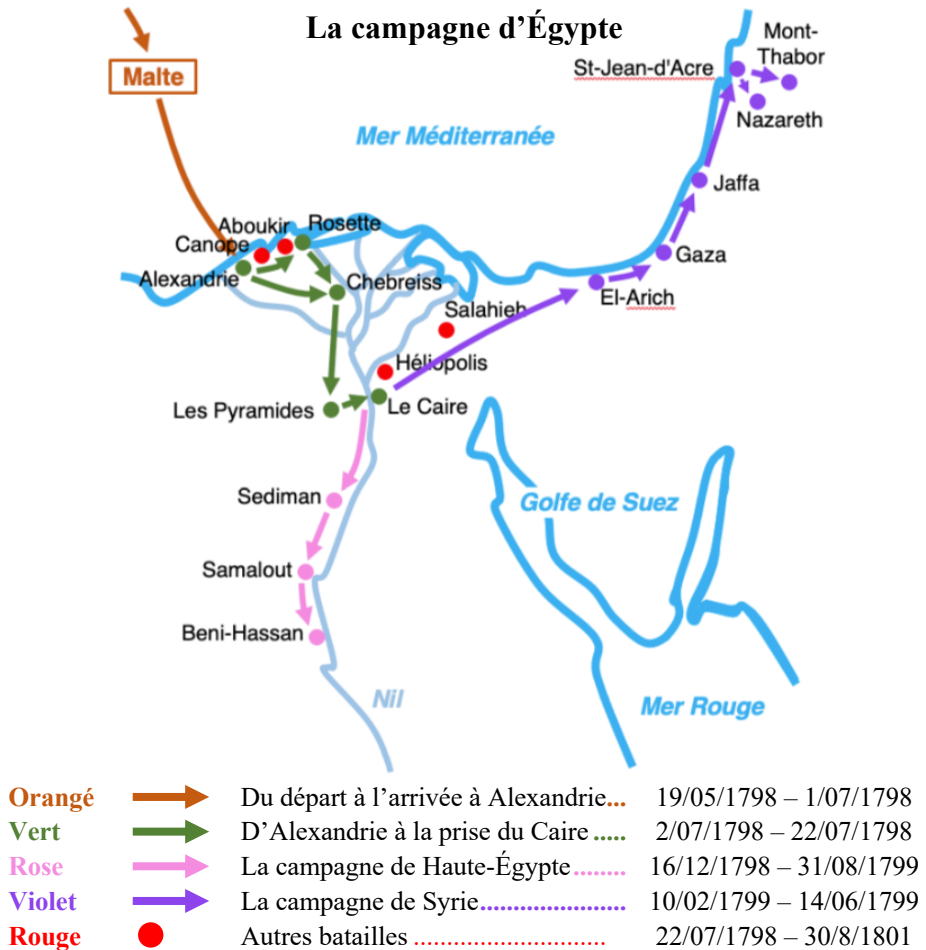
L'Expédition d'Égypte conduite par Bonaparte ne fut pas une simple promenade scientifique comme on le croit souvent. Elle fut d'abord et essentiellement une campagne militaire dans le but d'évincer les Anglais de la Méditerranée mais aussi de coloniser l'Égypte. Ce fut une guerre terrible, qui fit des milliers de morts parmi les Français et des dizaines de milliers, et peut-être beaucoup plus, chez les Mamelouks, les Arabes, les Turcs et les Anglais. Cinq Montpelliérains ont fait partie de l'Armée d'Égypte : ce qu'ils ont vécu, et qui est ici raconté, illustre les horreurs de cette campagne dont seul Bonaparte a tiré bénéfice.

Mai 1798 – août 1801. L'Expédition d'Égypte a eu au moins trois effets remarquables : la découverte de la pierre de Rosette et le développement de l'égyptologie, des progrès scientifiques dans plusieurs disciplines, des innovations utiles aux populations locales. Certains, comme l'historien Jean Tulard, considèrent même qu'elle a eu pour effet de « ressusciter » l'Égypte « après une longue période d'assoupissement »¹. Tout cela n'est pas rien.

Mais l'expédition d'Égypte fut aussi, et même d'abord, une campagne militaire, avec son lot d'embuscades, de batailles, de destructions, de pillages, de malheurs, de blessures, de douleurs, de vols, de viols, de violences en tous genres, et de morts par milliers.

D'avril 1792 à octobre 1797, la France avait été en guerre avec une grande partie de l'Europe. Depuis le traité de Campo-Formio, signé par Bonaparte, le 17 octobre 1797, elle n'avait plus qu'un seul ennemi : l'Angleterre. Parce que Bonaparte avait des ambitions politiques qui gênaient, le gouvernement lui avait confié la mission d'aller attaquer l'Angleterre. Le jeune général (28 ans) n'était pas mécontent de pouvoir démontrer ses talents militaires. Il avait d'abord envisagé d'envahir l'Angleterre, mais, devant la difficulté, il avait abandonné et proposé, sur la suggestion de Talleyrand, d'aller lui barrer la route commerciale des Indes en installant la France en Égypte.

¹ TULARD, « Préface » 1988, 11.



Départ de Toulon	19/05/1798	Prise de Gaza	25/02/1799
Prise de Malte	11/06/1798	Mise à sac de Jaffa	05/05/1799
Arrivée à Alexandrie	01/07/1798	Siège de St-Jean-d'Acre	19/03 au 19/05/1799
Prise d'Alexandrie	02/07/1798	Bataille de Nazareth	08/04/1799
Prise de Rosette	03/07/1798	Bataille du Mont-Thabor	16/04/1799
Bataille de Chebreiss	13/07/1798	Bataille de Salahieh	11/08/1798
Bataille des Pyramides	21/07/1798	1 ^{re} révolte du Caire	21/10/1798
Entrée dans Le Caire	22/07/1798	Bataille terrestre d'Aboukir	25/01/1799
Bataille de Sédiman	07/10/1798	Bataille d'Héliopolis	20/03/1800
Bataille de Samalout	23/01/1799	2 ^e révolte du Caire	21/03/1800
Bataille de Béni-Hassan	16/04/1799	Bataille de Canope	21/03/1801
Bataille d'El-Arich	15 au 20/02/1799	Bataille du fort d'Aboukir	17/08/1801

Carte légendée de la campagne d'Égypte (19 mai 1798 – 30 août 1801).

Début 1798, Talleyrand, ministre des Relations extérieures, remet au gouvernement un rapport : il propose que la France envoie une expédition militaire en Égypte pour en faire la conquête et y établir une colonie. Le rapport précise que l'Égypte, bien que territoire turc, est dirigée par la caste des Mamelouks, d'anciens esclaves venus du Caucase, qui oppriment le peuple égyptien. Talleyrand suggère, pour ne pas froisser les Turcs, de ne pas dire qu'il s'agit d'établir une colonie française mais de dire qu'il s'agit de chasser ces Mamelouks d'Égypte. L'intérêt serait triple : militaire, vaincre l'Angleterre ; économique, développer notre commerce ; complémentaire de la Révolution, rendre sa liberté au peuple égyptien. Talleyrand affirme que la conquête de l'Égypte « est facile et même infaillible »². La suite prouvera que cette prévision était une erreur absolue...

Bonaparte est séduit par le plan de Talleyrand. Il plaide auprès du gouvernement pour qu'on oublie le projet d'invasion de l'Angleterre et qu'on lui substitue celui d'une expédition en Égypte. Il obtient qu'on organise une armée de 35 000 hommes, et qu'on lui permette d'embarquer également une commission d'ingénieurs et de savants qui aideront cette armée. Le Directoire lui fixe comme objectif de s'emparer de l'Égypte et accessoirement d'améliorer le sort des habitants³.

Bonaparte est nommé général en chef de l'Armée d'Orient. Il conduit lui-même la préparation de l'opération, mais en tenant secrète la destination : il faut empêcher que les Anglais ne l'apprennent. Les soldats désignés ignorent dans quel pays ils vont aller se battre jusqu'au moment où ils montent dans les bateaux. Ils sont envoyés dans les cinq ports d'où ils partiront : Toulon, Marseille, Gênes, Civitavecchia, et Ajaccio. Le convoi est constitué d'environ 400 navires, sur lesquels sont embarqués 10 000 tonnes de matériel, 200 canons, 1 200 chevaux, et plus de 45 000 personnes : les 35 000 militaires, 10 000 marins, 167 savants, 300 femmes, des cuisiniers, des médecins, des prêtres, etc.⁴. Le départ de Toulon a lieu le 19 mai 1798 ; les départs des autres ports dans les jours qui suivent. Tout ce monde apprend à bord la destination.

Dans cette Armée d'Orient, il y a des Montpelliérains. Parmi eux, il y a des militaires, mais aussi des médecins de l'École de médecine : René-Nicolas Dufriche Desgenettes, le médecin chef, Claude Balme, Joseph Claris, Jean-François-Xavier Pugnet⁵, ainsi que des étudiants en médecine... Il y a aussi des gestionnaires des finances : Payen-Roch-Xavier Estève, le payeur général de l'Armée, Pierre-Joseph Cambon, et Jean-Baptiste-Germain Piron⁶.

Comme dans toutes les guerres, il y a sans doute eu plusieurs soldats qui sont restés anonymes et pour lesquels il n'y a plus aucune source les concernant. Il y en a eu dont le nom est connu, mais dont les sources ne permettent pas de savoir ce qu'ils ont vécu : c'est le cas par exemple de Tioch, dont on sait seulement qu'il a été l'adjoint du général René⁷, ou un certain Vigo-Roussillon, tué à la bataille d'Héliopolis, dont nous ne connaissons pas même le prénom. Cinq militaires montpelliérains sont mieux connus :

² Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, dit TALLEYRAND, « Sur la conquête de l'Égypte », Rapport au Directoire exécutif, dans JONQUIÈRE, *Expédition 1899-1911*, I, 154-168.

³ LAISSUS, *L'Égypte* 1998, 24.

⁴ LAURENS, *Expédition* 1997, 51 ; CHADEFAUD, *Bonaparte* 2019, 56.

⁵ Voir T. LAVABRE-BERTRAND, « L'École de santé de Montpellier et l'expédition d'Égypte : autour de R.-N. Dufriche Desgenettes et D.-J. Larrey » (§ II), ici même.

⁶ Voir J.-P. SÉNAC et S.H. AUFRÈRE, « Le « soufre » de la pierre de Rosette rendu à l'ingénieur Adrien Raffeneau-Delile, à l'occasion d'un tour d'horizon des collections égyptiennes de Montpellier » (§ 3.2), ici même.

⁷ CARLES, « René » 2001, 210.

Casimir Poitevin de Maureillan, Jean-Baptiste Curto, François Mireur, François Vigoroussillon le frère du précédent, et Jean-Gaspard René.

Ces cinq Montpelliérains sont tous des enfants de la Révolution : ils ont entre quinze et vingt-et-un ans en 1789. Ils entrent dans l'âge adulte à cette époque où les révolutionnaires s'emploient à inculquer l'amour de la patrie par des fêtes et des cérémonies publiques nombreuses, par des chants guerriers comme la Marseillaise, par des slogans comme le célèbre « La vie ou la mort ». C'est que la France est alors menacée d'invasion par les royaumes voisins qui voudraient briser la Révolution : il faut renforcer l'armée pour défendre la patrie. Il n'y a pas encore, à cette époque, de conscription : l'armée de ligne est composée de soldats « professionnels ». Dès 1791, on innove en faisant des levées de citoyens volontaires enrôlés comme auxiliaires de l'armée. Au début, les volontaires ne sont enrôlés que pour une campagne, mais les besoins sont tels qu'on les maintient sous les armes. En février 1793, un décret amalgame les régiments de ligne et les bataillons de volontaires, lesquels ne peuvent plus rentrer chez eux. Le 23 août suivant, un autre décret décide une « levée en masse » pour une durée indéterminée de tous les jeunes de 18 à 25 ans : « jusqu'au moment où les ennemis auront été chassés du territoire de la République »⁸. Parmi les cinq Montpelliérains, certains sont entrés dans l'armée de ligne et d'autres ont répondu aux levées de volontaires. À partir de 1793, ils sont tous dans la même situation : enrôlés pour le temps où durera la guerre. Qu'ils en aient envie ou non, ils ne peuvent plus quitter l'armée. Ils y sont encore en 1798, et ils sont alors affectés dans l'armée que constitue Bonaparte.

Ils ne savent pas où ils vont aller se battre, mais ils n'ont aucun doute sur le but : ils pensent qu'ils vont partir pour défendre la patrie en danger, et pour rien d'autre. Au début de la Révolution, la Constituante avait voté un décret qui affirmait : « La nation française renonce à entreprendre aucune guerre dans le but de faire des conquêtes et elle n'emploiera jamais ses forces contre la liberté d'aucun peuple ». Ils ne peuvent pas se douter qu'ils vont participer à une guerre de conquête et de colonisation. En partant pour l'Égypte, ils sont dans l'illusion de poursuivre le combat pour la patrie, pour la République, et pour la Révolution. Ils vont rapidement perdre leur illusion.

Qui sont ces cinq Montpelliérains ? Qu'ont-ils fait pendant la campagne d'Égypte ? Et qu'a-t-elle fait d'eux ?

1. Jean-Baptiste-Théodore Curto (1770-1735)

Jean-Baptiste Curto, né en 1770 à Montpellier, n'aurait pas pu faire la carrière militaire qu'il a faite s'il n'y avait pas eu la Révolution. On peut supposer qu'il était de famille modeste : il est entré dans l'Armée royale en 1786, à l'âge de seize ans, vraisemblablement pour avoir un petit revenu fixe. Il est affecté dans un régiment de dragons.

Il ne peut alors avoir aucun espoir de sortir du rang, car il faut à cette époque être noble pour pouvoir accéder à un grade d'officier. La Révolution, qui éclate trois ans après son entrée dans l'armée, va changer complètement son destin. Les révolutionnaires décrètent, en 1789, que tous les hommes sont égaux et que tous peuvent accéder à toutes les fonctions. C'est ce qui va lui ouvrir la carrière d'officier.

De 1786 à 1792, il n'a pas l'occasion de se battre : la France alors n'est pas en guerre. Après 1792, il est constamment au front : à l'armée du Nord, de Sambre-et-Meuse, de l'Intérieur, d'Italie, puis d'Helvétie. Il participe à de nombreuses batailles : Valmy, Jemmapes, Neerwinden, Rivoli, Tagliamento, Berne... Il monte régulièrement

⁸ DRÉVILLON et WIEVORKA, *Histoire* 2021, I, 642.

en grade : brigadier-fourrier, maréchal des logis, adjudant, lieutenant en 1797. En mai 1798, son régiment est désigné pour faire partie de l'armée qui part en Égypte.

On sait peu de choses précises sur ce que Curto a vécu pendant la campagne. Son dossier militaire permet de savoir qu'il est présent à la prise de Malte et aux batailles de Chebreiss et des Pyramides⁹. Bonaparte installe le lendemain l'armée au Caire et entreprend d'organiser la colonie : il est probable que Curto est alors employé à traquer dans la population locale ceux qui s'opposent à l'installation de l'ordre colonial. Il se distingue lors de la révolte des habitants du Caire contre les Français, le 21 octobre 1798. Il est commandant de l'escorte du gouverneur français de la ville ; le gouverneur est très grièvement blessé par des révoltés ; Curto bataille contre les agresseurs ; l'escorte qu'il commande (50 hommes) est décimée mais lui réussit à récupérer le corps et à le ramener chez le général Junot ; malheureusement le gouverneur meurt, mais cet acte de bravoure l'a sans doute fait remarquer.

Quelques mois plus tard, Bonaparte décide d'aller faire campagne en Syrie pour repousser les Turcs. Bonaparte part à la tête d'une troupe de 15 000 hommes : Curto en fait partie.

Après la victoire d'El-Arich et la prise de Gaza, Bonaparte entreprend la mise à sac de Jaffa, dont l'historien Jacques Olivier-Boudon écrit qu'elle fut l'une des pages les plus sombres de la campagne. Les témoins ont raconté l'horreur : « Toute l'armée se précipita dans la ville avec une fureur difficile à décrire. Le viol, l'égorgeant et la dévastation la remplir de sang et de deuil¹⁰ » ; « Les soldats répandus de toutes parts égorgèrent hommes, femmes, vieillards, enfants, chrétiens, Turcs. Tout ce qui avait figure humaine était victime de leur fureur¹¹ » ; « Presque tous les habitants avaient été égorgés sans distinction d'âge ni de sexe, la terre était jonchée de leurs corps, le sang ruisselait dans les rues¹². » Après ces quatre jours de crimes absolus, Curto est, sur place, nommé capitaine : c'est certainement qu'il a bien servi Bonaparte pendant cette mise à sac.

Après Jaffa, Curto participe aux combats de Saint-Jean-d'Acre et du Mont-Thabor. La tentative de Saint-Jean-d'Acre est un échec et Bonaparte doit battre en retraite et rentrer au Caire. Curto participe ensuite à la bataille terrestre d'Aboukir, puis à la bataille d'Héliopolis. Il est nommé chef d'escadron le 23 septembre 1800.

En mars 1801, il est à la défense du fort d'Aboukir, lorsque 14 000 Anglais débarquent et écrasent les 4 000 Français qui étaient sur place. Avec 150 hommes, il tient le fort quelques jours et doit finalement capituler (le 19 mars)¹³. Cet échec est un des signes du début de la débâcle, qui aboutira à la capitulation de l'armée d'Égypte quelques mois plus tard. Curto aura donc fait toute la campagne. Il quitte l'Égypte, comme toute l'armée, fin 1801.

Il a alors 31 ans, et une longue carrière devant lui. Il servira l'Empereur, notamment à la Grande Armée, et obtiendra le titre de baron de l'Empire et de général de brigade. Mais, après la première abdication de Napoléon, il rejoindra Louis XVIII, et il refusera de servir à nouveau Napoléon pendant les Cent-Jours. Le roi le nommera notamment inspecteur de la cavalerie. Il prendra sa retraite avec le grade de lieutenant général (équivalent à général de brigade) à l'âge de 63 ans. Il mourra deux ans plus tard.

⁹ Voir ci-dessus, en annexe, la carte de la campagne, qui comporte les lieux et les dates des batailles ici évoquées et de celles qui le seront par la suite.

¹⁰ NIELLO-SARGY, *Mémoires* 1825, 145.

¹¹ MALUS, *Agenda* 1892, 135.

¹² BEAUHARNAIS, *Mémoires* 1858-1860, I, 54 (cité par BOUDON, *Campagne* 2018, 147).

¹³ *Ibid.*, 232 et 234.

S'il ne reste aucune trace concrète connue de la participation de Curto à la campagne, il en reste une de son régiment, et qui a été découverte par Champollion lui-même, qui le raconte dans une lettre :

À Béni-Hassan-El-Qadim, dans le tombeau du nommé Roteï (...), on remarque sur la paroi méridionale un emplacement régulièrement taillé comme pour une armoire, et c'est dans l'épaisseur de cet enfoncement que j'ai trouvé écrite au charbon, et presque effacée, cette inscription bien simple : 1800. 3^e RÉGIMENT DE DRAGONS. Je me suis fait un devoir de repasser pieusement ces traits à l'encre noire avec un pinceau, en ajoutant au-dessous : J.F.C. RST. 1828 (J.-F. Champollion restitué)¹⁴.

Champollion ne s'est pas intéressé qu'aux hiéroglyphes : il n'a pas hésité à préserver des graffitis sur les monuments se rapportant à la mémoire des militaires de la campagne...

2. Jean-Étienne-Casimir Poitevin de Maureillan (1772-1829)

Casimir Poitevin de Maureillan est né à Montpellier le 14 juillet 1772, dans une famille récemment anoblie. Son grand-père était seigneur de Mézouls et Carignan. Son père, Jacques, un savant membre de la Société royale des sciences de Montpellier, est, dès 1789, bien que d'origine noble, un fervent partisan de la Révolution.

Deux des fils de Jacques entrent par concours à l'École du génie de Mézières, où l'on prépare les ingénieurs militaires qui accompagneront les armées pour construire des ponts, des forteresses et d'autres dispositifs de combat. Les deux frères (20 et 21 ans) y entrent en février 1792 avec le grade d'élèves sous-lieutenants. À cette époque, les nobles ne sont pas les bienvenus dans l'armée, et sont même souvent poussés dehors¹⁵ : ils n'auraient pas été acceptés à l'École de Mézières si leur père, et eux-mêmes n'avaient pas donné à Montpellier des gages d'adhésion aux idées de la Révolution.

Deux mois après leur entrée à l'École, la France entre en guerre (le 20 avril 1792). L'armée manque d'hommes. L'École suspend ses cours en septembre : ses élèves sont envoyés au front. Les frères Poitevin rejoignent l'armée du Nord, où ils sont rapidement nommés capitaines¹⁶. En 1795, le frère de Casimir est tué par un éclat de bombe. Casimir poursuit seul : il est nommé chef de bataillon ; il rejoint l'armée de Sambre-et-Meuse, puis l'armée du Rhin ; il devient chef de brigade du génie. En mai 1798, il est, lui aussi, désigné pour l'armée que constitue Bonaparte et affecté à l'état-major du régiment du génie : il a 24 ans.

Lors de la prise de Malte, il est chargé d'étudier les fortifications de l'île. Quand les troupes arrivent en Égypte, il est un des premiers à débarquer pour aller repérer les points faibles des murs d'enceinte d'Alexandrie, ce qui permet à Bonaparte d'en prendre immédiatement le contrôle. Il est ensuite envoyé étudier les profondeurs de la rade pour que l'on puisse décider où les bateaux seront mis à l'abri. Puis il est affecté à la troupe qui doit se diriger vers Le Caire en naviguant sur le Nil. Il participe à la bataille de Chebreiss : la flottille qui remonte le Nil vers le Caire (qui transporte quelques centaines de Français) est attaquée par Mourad bey et ses 5 000 hommes¹⁷ ; la charge est violente : les Mamelouks, raconte un témoin, « massacraient les équipages sous nos yeux, et nous

¹⁴ CHAMPOLLION, *Lettres* II, 1868, 213 et 214, n. 1 = CHAMPOLLION, *Lettres* II, 1909, 307, n. 1 ; cf. LEGRAIN, « Autographe » 1900, 15 et 16.

¹⁵ DRÉVILLON et WIEVORKA, *Histoire*, I, 647-648.

¹⁶ Voir la lettre de leur père, dans AUDEBAUD, *Maureillan* 2011, 32.

¹⁷ CYR et MUFFAT, *Desaix* 2019, 137.

montraient avec une barbare férocité les têtes qu'ils tenaient suspendues par les cheveux¹⁸. » Les Mamelouks sont bien plus nombreux et la situation est désespérée, mais Bonaparte arrive à temps avec ses troupes terrestres, et réussit à chasser Mourad bey. Sans ce renfort, la flottille dans laquelle se trouvait Poitevin n'aurait pas pu échapper au pire.

Huit jours après Chebreiss, l'armée se retrouve à nouveau en face de Mourad bey : c'est la fameuse bataille des Pyramides, où Bonaparte aurait harangué ses hommes par une phrase devenue célèbre mais très incertaine : « Songez que du haut de ces Pyramides, quarante siècles vous contemplent ». Les Mamelouks sont au moins 35 000 et les Français 18 000 : la bataille est terrible et fait un millier de morts dans les troupes mameloukes contre quelques dizaines seulement dans les troupes françaises. Le lendemain, les Français s'installent au Caire et commencent à organiser l'administration coloniale de la Basse-Égypte. On ne sait pas quelle mission précise a été confiée à Poitevin dans cette période, mais on peut supposer qu'il a été chargé d'étudier les fortifications et les bâtiments réquisitionnés et utilisés par l'occupant.

Moins de cinq mois après l'arrivée en Égypte, Poitevin est malade au point qu'il doit rentrer en France¹⁹. Il part, le 14 novembre 1798, avec une dizaine d'autres personnes. Le 28 novembre, leur bateau est capturé par un corsaire ; les Français sont dépouillés, maltraités, mis aux fers, puis débarqués en Albanie et vendus au despote Ali Pacha, qui les retient près de deux ans. En 1800, ils réussissent à s'évader, mais ils sont repris et remis aux Turcs à Constantinople, où ils sont emprisonnés. Ils ne seront libérés que le 3 août 1801, après la capitulation de l'armée française. Sur les 36 mois qu'aura duré la campagne, Poitevin n'en aura passé que quatre en Égypte, et plus de trente en captivité.

Poitevin rentre en France, passe quelques mois à Montpellier, puis reprend son métier d'officier du génie. On le retrouvera notamment à la Grande Armée, où il deviendra général de brigade. Il est des campagnes d'Italie et de Russie. Après la première abdication de Napoléon, comme Curto, il se rallie à Louis XVIII, qui le nomme lieutenant général (c'est-à-dire général de division). Pendant les Cent-Jours, lorsque Napoléon reprend le pouvoir, il est destitué, puis réintégré. Après Waterloo, lorsque Louis XVIII remonte sur le trône, il se rallie à nouveau à lui. Le roi le charge de la commission pour le tracé des frontières du nord de la France. Il terminera sa carrière comme inspecteur général des fortifications. L'Empereur l'avait fait baron de l'Empire en 1808 ; le roi le fera vicomte de Maureillan, en 1822. Il meurt en 1822. Son passage en Égypte aura été bien bref : quelques mois.

Son nom n'avait pas été inscrit sur l'Arc de Triomphe, mais sa veuve a écrit au ministère de la Guerre, en 1841, pour que cette omission soit réparée : il y figure maintenant.

¹⁸ BOURRIENNE, *Mémoires* 1829, II, 105.

¹⁹ POUQUEVILLE, *Voyage* 1805, I, III. Christian AUDEBAUD (*Maureillan* 2011, 49) fait l'hypothèse que Poitevin a pu être envoyé en France par Bonaparte pour qu'il aille rendre compte de la situation auprès du Directoire et demander des renforts. Rien n'étaye cette supposition. Pouqueville, qui a fait le voyage avec Poitevin, et qui l'a retrouvé ensuite plusieurs fois, affirme qu'il part parce qu'il est malade, et que sa maladie perdure ensuite (cf. POUQUEVILLE, *op. cit.*, III, 60 : « Poitevin, dont la santé chancelante avait peine à se rétablir à cause des fièvres auxquelles il était en proie »). Il n'y a aucune raison de ne pas faire confiance à ce témoin, d'autant que l'on sait que Poitevin a une santé fragile tout au long de sa vie.

3. François Mireur (1770-1798)

Le destin de François Mireur a, lui aussi, été bouleversé par la Révolution. Il n'est pas né à Montpellier ; il y est venu en octobre 1789, à vingt ans à peine, pour y étudier la médecine. Parallèlement, il participe à l'agitation révolutionnaire. Dès 1790, il fait partie de la garde nationale et il en devient capitaine à vingt ans tout juste²⁰. La même année, il adhère au Club des Amis de la Constitution²¹, et il participe avec quelques amis à la « prise de la Bastille montpelliéraine » (la Citadelle de Montpellier). Il obtient son doctorat en juin 1792. Un document conservé aux archives départementales de l'Hérault mentionne qu'il était un révolutionnaire « ardent²² ».

En juillet 1792, l'Assemblée nationale déclare « La Patrie en danger » et demande à tous les départements d'envoyer 20 000 volontaires pour défendre la capitale (on les appellera les fédérés). Il est docteur depuis un mois ; il s'engage immédiatement. La Société montpelliéraine des amis de la Constitution le charge d'aller à Marseille pour y rencontrer les volontaires et leur proposer que les bataillons des deux villes montent ensemble à Paris. Au cours de cette délégation, il leur chante, à l'issue d'un banquet, un chant de guerre qu'il a entendu à Montpellier, que les Marseillais découvrent et adoptent, et qui, adopté ensuite par les Parisiens, deviendra La Marseillaise. C'est grâce à lui que ce chant est devenu populaire. La Marseillaise aurait pu tout aussi bien, ou aurait dû, être appelée « La Montpelliéraine ».

Mireur revient à Montpellier et part pour Paris avec le bataillon des volontaires de l'Hérault. Il est convaincu qu'il s'agit d'une mission de courte durée et qu'il sera de retour « dans un mois²³ ». Il participe à la fête de la Fédération puis se rend à Compiègne où son bataillon est cantonné. Grâce à une réforme qui permet aux médecins d'obtenir la qualité d'officier, il est immédiatement nommé – il a 22 ans – capitaine de la compagnie de grenadiers et, en même temps, chirurgien-major du bataillon²⁴.

Sa mission de volontaire terminée, Mireur devait rentrer. Mais l'armée a besoin d'hommes : il est envoyé au front dans le Nord. Son biographe note qu'il cesse rapidement toute activité médicale : « Il est probable que l'ardeur de combattre l'emporta chez Mireur sur l'ardeur à guérir. Chirurgien major en même temps qu'officier, il préféra le sabre à la lancette et le fusil au bistouri²⁵. » Après l'armée du Nord, il rejoint l'armée de Sambre-et-Meuse, puis l'armée d'Italie. Il passe de grade en grade jusqu'à obtenir, à 27 ans, celui de général de brigade de cavalerie. À la mi-mai 1798, il est désigné pour faire partie de l'armée qui doit partir pour une destination inconnue. La rumeur dit alors que ce pourrait être l'Égypte : il écrit que « si c'est là le but de l'expédition, il ne s'agit que d'un voyage qui durera un an ou un an et demi ; c'est là une bagatelle »²⁶. Le voyage durera trois ans. Ce sera un échec. Et Mireur y laissera la vie.

Lors de la marche d'Alexandrie au Caire, en juillet 1798, le gros des troupes doit traverser à pied un désert d'une centaine de kilomètres. Plusieurs témoins ont raconté les immenses souffrances de l'armée pendant cette traversée :

Qu'on se figure une armée obligée de passer à travers ces plaines arides frappées des rayons d'un soleil brûlant, et des soldats marchant à pied sur un sable plus brûlant encore, tous chargés de leurs sacs et habillés de laine, portant chacun

²⁰ SIX, *Dictionnaire* 1934 II, 206.

²¹ LOMBARD, *Volontaire* 1903, 52-53.

²² Il s'agit de la liste des volontaires sur laquelle il a été inscrit (L 3631). Cité dans *François Mireur et la Marseillaise* 1992.

²³ LOMBARD, *op. cit.*, 111.

²⁴ *Ibid.*, 127, et lettre de Mireur à son père (*ibid.*, 131).

²⁵ *Ibid.*, 127.

²⁶ *Ibid.*, 306.

pour cinq jours de vivres. Au bout d’une heure de marche, accablés de chaleur et du poids de leurs effets, ils se déchargeaient en jetant leurs vivres, et ne songeant qu’au présent sans penser au lendemain. Dévorés bientôt de soif et de faim, ils ne trouvaient plus ni pain ni eau. C’est ainsi qu’il fallait se traîner jusqu’à quatre heures de l’après-midi, abîmés de chaleur et harcelés par les Bédouins (...). J’ai vu des soldats mourir de soif, d’inanition et de chaleur ; d’autres accablés, et voyant la souffrance de leurs camarades, se brûler la cervelle (...). Il nous est mort, dans l’espace de cinq à six jours, cinq à six cents hommes²⁷.

Les troupes font étape à Damanhour le 5 juillet 1798. Bonaparte les rejoint le 8. Le 9, on retrouve Mireur mort. Dans une lettre au gouvernement, Bonaparte donne sa version de cette perte d’un général :

Nous avons été continuellement harcelés par des nuées d’Arabes (...). Le général de brigade Mireur et plusieurs autres aides de camps et officiers de l’état-major ont été assassinés par ces misérables. Embusqués derrière des digues et dans des fossés, sur leurs excellents petits chevaux, malheur à celui qui s’éloigne à cent pas des colonnes. Le général Mireur, malgré les représentations de la grand’garde, seul, par une fatalité que j’ai souvent remarquée accompagner les hommes qui sont arrivés à leur dernière heure, a voulu se porter sur un monticule, à deux cents pas du camp : derrière étaient trois Bédouins qui l’ont assassiné. La République fait une perte réelle ; c’était un des généraux les plus braves que je connusse²⁸.

Bonaparte reprend cette version dans ses *Mémoires*²⁹. Son chef d’état-major, le général Berthier, donne la même version³⁰. Elle est également reprise par l’entourage de Bonaparte³¹. Elle est, encore aujourd’hui, la version officielle.

Pourtant un témoignage donne une version bien différente de cette version officielle, celui du capitaine Desvernois. Selon lui, Bonaparte avait humilié Mireur la veille au soir. Après la pénible marche dans le désert, il avait réuni son état-major. Desvernois raconte que Mireur s’est alors élevé contre l’imprévoyance de Bonaparte et lui a reproché d’avoir exposé à d’immenses douleurs sept à huit mille combattants, dont beaucoup en étaient morts. Il aurait recommandé à Bonaparte d’abandonner son projet d’expédition. Selon Desvernois, une vive discussion s’est engagée, à laquelle Bonaparte a mis fin en quittant brusquement la séance. Desvernois ajoute :

Le brave Mireur crut s’apercevoir aussitôt que sa franchise l’avait perdu dans l’esprit de Bonaparte, son ami jusqu’alors ; et persuadé qu’à l’avenir il serait

²⁷ NIELLO-SARGY, *Mémoires* 1825, I, 56-57. Niello-Sargy était alors officier de correspondance, attaché à l’état-major.

²⁸ NAPOLÉON, *Correspondance* 1858-69, IV, 356 (cité également par LOMBARD, *Volontaire* 1903, 330).

²⁹ NAPOLÉON, *Mémoires* (2016), 180.

³⁰ BERTHIER, *Relation* 1800-1801, 13.

³¹ Jacques MIOT (*Mémoires* 1804, 33-34), commissaire des guerres à l’armée d’Égypte, reprend cette version officielle, de même que Monge, qui ajoute que Murat aurait retrouvé la selle de Mireur dans un camp de bédouins (lettre de Monge à sa femme Catherine Huart, 12 décembre 1798. Marie Dupond (UDPN/USPC) ; projet EMAN – Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Consulté le 20 avril 2022 sur la plate-forme EMAN : <https://eman-archives.org/monge/items/show/282>). Le général Belliard ajoute un élément à la version officielle du geste de Mireur : Bonaparte l’aurait humilié en se faisant escorter pour une sortie par des cavaliers de Mireur mais en les mettant sous les ordres de Leclerc, donc en laissant Mireur de côté. Selon Belliard, Mireur n’aurait pas supporté d’être ainsi traité par le général en chef.

abreuvé de dégoûts, il ne put supporter l'idée d'une pareille existence. Au point du jour, il monte à cheval, s'enfoncé dans le désert et se brûle la cervelle (...). Son cadavre fut trouvé intact, ayant près de lui son cheval, qui fut ramené au camp. Le malheureux général fut inhumé avec tous les honneurs dus à son rang³².

Dans une note complémentaire publiée en 1898, Desvernois dément formellement la version de Bonaparte :

On a voulu dire qu'il avait été tué par les Arabes : cela n'est pas. Avec quelques camarades, je fus à sa recherche et le trouvai étendu à terre, tenant à la main le pistolet dont il s'était servi dans son suicide. Son chapeau brodé, son sabre, sa montre, son argent, déposaient que les Arabes n'en avaient pas même approché ; son cheval, revenu en liberté au camp, en était une nouvelle preuve³³.

Pourquoi Bonaparte a-t-il maquillé le suicide en assassinat par des bédouins ? Il y avait depuis plusieurs jours un fort malaise dans les troupes. La traversée du désert avait été extrêmement pénible. Bonaparte a été confronté à un début de révolte. Il est lui-même accusé par des soldats³⁴. Si l'on avait su qu'un général s'était suicidé à cause de Bonaparte, une sédition aurait pu se produire. Il valait mieux mentir et parler d'un assassinat par l'ennemi. La mort tragique de Mireur a été cachée à ses hommes.

Peut-être Bonaparte a-t-il eu des remords d'avoir humilié Mireur. Sept ans plus tard, en mars 1815, alors qu'il vient de débarquer à Golfe-Juan pour venir déloger Louis XVIII et reprendre son trône, il fait une halte à Escragnolles, un village de Provence, où vit une vieille dame pauvre et aveugle, la mère de Mireur. Il demande à la voir, et lui remet un rouleau de billets de 500 francs, sans doute sans lui dire la vérité sur la mort de son fils³⁵.

Le nom de Mireur, qui reste associé à la *Marseillaise*, est inscrit sur l'Arc de Triomphe, et aussi à Versailles sur les tables de bronze des grands militaires français tombés au combat.

4. François Vigo-Roussillon (1774-1844)

François Vigo-Roussillon, quand éclate la Révolution, en juillet 1789, n'a pas encore quinze ans. Il est trop jeune pour répondre aux levées de volontaires de 1791 et de 1792. Le 1^{er} février 1793, la Convention décrète une nouvelle levée³⁶. Il a alors 18 ans et il veut partir : « Au commencement de 1793, témoin de l'enthousiasme qui, dans toute la France, faisait voler la jeunesse aux frontières, je brûlai du désir de me joindre aux braves qui, déjà, avaient pris les armes pour défendre la patrie menacée. J'éprouvais une sorte de honte de n'être pas encore parti³⁷. » Il est approché par un sergent-major du 1^{er} bataillon de l'Hérault qui lui propose de servir dans ce bataillon qui est en Italie : « J'acceptai cette offre avec empressement³⁸. » Sa mère n'est pas d'accord, parce qu'elle est veuve, que deux de ses fils sont déjà soldats, et qu'elle va devoir rester seule avec

³² DESVERNOIS, *Mémoires* éd 1858, 25.

³³ DESVERNOIS, *Mémoires* éd. 1898, 111 (cf également JONQUIÈRE 1899-1911, 137). Le biographe de Mireur, Jean Lombard, dans l'ouvrage qu'il a publié en 1903, ignore que Mireur s'est suicidé. Il n'a pas eu connaissance des *Mémoires* de Desvernois. Il s'est limité à la version officielle propagée par Bonaparte et son entourage. Cette biographie est en cela obsolète.

³⁴ *Ibid.*, 103-104 ; cf. NIELLO-SARGY, *Mémoires* 1825, 56 et 57.

³⁵ Voir LOMBARD, *Volontaire* 1903, 352.

³⁶ DUVAL-JOUBE, *Montpellier* 1879-1881, II, 42.

³⁷ VIGO-ROUSSILLON, « Mémoires » 1890, 579.

³⁸ Loc. cit.

deux filles à élever. Il insiste ; elle lui donne son accord ; il court aussitôt se faire enrôler. Comme Mireur, il pense qu'il reviendra vite à Montpellier : il restera dans l'armée pendant quarante-cinq années.

Il rejoint, à pied, son bataillon à Nice. Il reçoit son uniforme, un sabre, un fusil et des cartouches : on ne lui dit pas comment s'en servir et on l'envoie immédiatement au front. C'est en participant à son premier combat que ses camarades lui apprennent à manier le fusil.

En Italie, il est grenadier puis sergent dans l'Infanterie. Il raconte à n'en plus finir le bivouac dans le froid et parfois la neige, les marches épuisantes, les fusillades, les canonnades, les charges à la baïonnette, les sentinelles égorgées, les centaines de prisonniers et de morts. Il évoque ses blessures. Il raconte avoir été laissé pour mort une nuit entière sur un champ de bataille. Il passe de l'Italie à l'Autriche, puis en Suisse, puis à Grenoble.

Son régiment reçoit l'ordre de se rendre à Toulon : « Le général Buonaparte était aussi arrivé à Toulon (...). Il annonça aux troupes rassemblées que nous formions une aile de l'armée d'Angleterre, que nous aurions à combattre des ennemis dont le nom nous était inconnu, que nous aurions des déserts à traverser, de grandes fatigues à supporter, que notre expédition porterait le coup de la mort à l'Angleterre, que chaque soldat recevrait en récompense six arpents de terre (...)»³⁹. » Quelques jours plus tard, les troupes embarquent pour une destination inconnue : Vigo-Roussillon, comme tous ses camarades, est surpris de voir que les bateaux ne se dirigent pas vers l'ouest mais vers l'est. Ils apprennent qu'ils ne vont pas en Angleterre mais en Égypte.

À Malte, il est cantonné dans son bateau⁴⁰. Après Malte, les troupes arrivent devant Alexandrie. Vigo-Roussillon constate que les vivres que l'on débarque – de la viande salée, du vin de Provence et de l'eau de vie – ne sont pas adaptées au climat. Dès le lendemain, Bonaparte envoie 4 000 hommes prendre d'assaut la ville. Vigo-Roussillon est un des premiers à arriver au mur d'enceinte : « La ville fut enlevée d'emblée, mais on se fusilla dans les rues toute la nuit⁴¹. » Aussitôt, Bonaparte envoie les troupes vers Le Caire. Une partie s'y dirige en longeant le Nil et une partie en traversant le désert. Vigo-Roussillon est de la partie qui suit le fleuve, et il n'a donc pas à souffrir autant que Mireur. Il arrive à Damahour, point de rencontre des deux convois, le 10 juillet, le lendemain de la mort de Mireur. Dans son journal, il n'en dit rien : on n'en parle déjà plus. On reprend la route vers Le Caire, et c'est une nouvelle souffrance pour les hommes, ce dont Vigo-Roussillon rend responsable Bonaparte :

Combien une imprévoyance impardonnable avait été préjudiciable à l'armée ! On eût pu conserver la vie à bien des braves qui périrent de soif, se suicidèrent ou furent assassinés pendant ces marches terribles, et éviter à toute l'armée de cruelles souffrances. Il eût suffi de pourvoir, au départ, chaque soldat d'un petit bidon pour porter son eau. Le général en chef, qui connaissait le pays dans lequel il voulait nous conduire, est responsable de cette incurie (...). La même imprévoyance se retrouva en toutes choses⁴².

Vigo-Roussillon participe à la bataille de Chebreiss, puis à celle des Pyramides, à propos de laquelle il dit que « le carnage était horrible ». Il évoque un moment particulièrement meurtrier : « En un instant l'entrée du village fut encombrée par le corps des hommes, des chevaux, des chameaux tombés sous notre feu ; ils formaient une haute

³⁹ VIGO-ROUSSILLON, *Journal* 1981, 56.

⁴⁰ BOUDON, *op.cit.*, 35.

⁴¹ VIGO-ROUSSILLON, *Journal* 1981, 64.

⁴² Loc. cit.

barricade. » Il raconte que la brigade à laquelle il appartient « eut la gloire » du massacre au fusil et à la baïonnette de 4 000 Mamelouks piégés dans un endroit sans sortie⁴³.

Vigo-Roussillon est ensuite nommé commissaire des guerres, c'est-à-dire chargé de trouver de la nourriture et des chevaux pour la troupe en réquisitionnant chez l'habitant, au besoin par la force. Il doit sillonner la région et faire souvent face à des embuscades de bédouins hostiles à l'occupant.

Début février 1799, Bonaparte part pour la campagne de Syrie. La 32^e demi-brigade à laquelle appartient Vigo-Roussillon en est. Après la bataille d'El-Arich, les troupes se dirigent vers Gaza. C'est encore une marche difficile et pénible, comme le rapportera un lieutenant : « J'ai vu des frères grenadiers dans le 32^{ème} régiment s'écarter de la colonne pour s'aller tuer eux-mêmes, disant nous avons trop souffert⁴⁴. »

Après la prise de Gaza, c'est la mise à sac de Jaffa, que Vigo-Roussillon résume ainsi : « L'assaut fut ordonné, la place fut emportée et livrée à trente heures de massacre et de pillage. » Bonaparte ne sait que faire des 6 000 prisonniers qu'il détient alors, et Vigo rapporte :

Il prit une résolution terrible (...). Ordre fut donné de passer tous ces prisonniers au fil de la baïonnette (...). On les partagea, la veille du départ (de Jaffa) entre les demi-brigades. On fit former des carrés, face en dedans, puis on attaqua à la baïonnette ces masses vivantes. On tua tout⁴⁵.

Vigo-Roussillon évoque alors, ce qui est rare chez lui, les états d'âme de ceux qui tuent tous les jours : « L'armée n'était que trop habituée à ces scènes d'horreur (...). Elle obéit, mais avec une sorte de dégoût et d'effroi⁴⁶. »

Après Jaffa, Bonaparte tente de prendre Saint-Jean-d'Acre. C'est un échec. Vigo-Roussillon juge sévèrement l'attitude de Bonaparte : « Par dépit, le général en chef voulut, avant de quitter Saint Jean d'Acre, y laisser une trace terrible de son passage. Il accabla la ville de ses feux et la laissa presque réduite en cendres⁴⁷. » Bonaparte bat ensuite en retraite et décide de rentrer au Caire. Les blessés et les malades de la peste (car la peste fait alors des ravages) sont difficiles à transporter : lors de la halte à Jaffa, sur la route du retour, il décide de les abandonner. Vigo-Roussillon est témoin de ce que les soldats disent que Bonaparte abandonne les pestiférés et beaucoup d'hommes amputés ou atteints de blessures graves parce qu'ils ne peuvent plus lui être utiles⁴⁸. L'armée lui en veut de n'avoir pas tenté de les sauver en les transportant par la mer, et même d'avoir refusé l'aide des Anglais. Les hommes disaient alors qu'il avait trop d'orgueil pour accepter de négocier une aide de l'ennemi, et Vigo-Roussillon l'en juge coupable : « Bonaparte aurait dû considérer comme un devoir de tenter une négociation⁴⁹. »

La grande bataille à laquelle Vigo-Roussillon participe ensuite est la bataille terrestre d'Aboukir. Les Anglais et les Turcs ont décidé d'affronter les Français en débarquant environ 20 000 hommes à Aboukir. Bonaparte envoie 10 000 des siens pour essayer de les en empêcher. Vigo-Roussillon raconte comment il a dû se battre au corps à corps, comment il a enfoncé sa baïonnette dans la poitrine d'un Turc, comment avec son sabre il en coupa un autre presque en deux, comment il a tiré à bout portant sur un autre... Bien qu'en nombre plus faible, les Français repoussent l'ennemi : « Dans ce

⁴³ *Ibid.*, 66-67.

⁴⁴ Cité par BOUDON, *op. cit.*, 146.

⁴⁵ VIGO-ROUSSILLON, *Journal* 1981, 83.

⁴⁶ *Ibid.*, 84.

⁴⁷ *Ibid.*, 86.

⁴⁸ *Ibid.*, 87

⁴⁹ *Ibid.*, 86 et 88.

combat 6 000 Français détruisent 13 000 ou 14 000 Turcs ; je n'avais jamais vu un aussi petit nombre d'hommes en tuer un aussi grand⁵⁰. »

À l'issue de la bataille, 3 000 Turcs s'étaient réfugiés dans le fort d'Aboukir. Il faut encore de rudes combats, souvent au corps à corps, pour les en déloger. Vigo-Roussillon raconte : « Le soir de cette journée (le 28 juillet 1799), la compagnie de grenadiers du 1^{er} bataillon de la 32^{ème} était complètement détruite. Les trois officiers et quatre-vingt-seize sous-officiers, caporaux ou grenadiers étaient hors de combat ; pour la plus grande partie morts ou estropiés. Sur cent-quatre hommes dont elle se composait le matin sur le champ de bataille, il ne restait que le fourrier Désert, six grenadiers, et moi⁵¹. » Le 1^{er} août, le fort est libéré. La victoire est totale : l'armée n'a plus d'ennemi à combattre. Vigo-Roussillon et ses camarades de la 32^e sont envoyés en repos. Bonaparte passe les voir et dit : « Quittez ces figures tristes. Avant peu nous irons boire du vin de France⁵². »

Bonaparte, lui, quitte l'Égypte quelques jours plus tard, mais l'armée, elle, va encore y rester plus de deux ans. Kléber est nommé général en chef. Vigo-Roussillon participe à la bataille d'Héliopolis, (dans laquelle il perd son frère aîné, le premier étant mort en Italie), et à de nombreux combats. En juillet 1800, il est promu sous-lieutenant et détaché à la Légion copte qui vient d'être créée⁵³. C'est une période assez tranquille qui s'ouvre, et qui va durer huit mois : le nouveau général en chef, Menou, qui remplace Kléber assassiné, s'emploie alors à essayer de réussir la colonisation.

Début mars 1801, 14 000 Anglais débarquent à Aboukir. Les Français n'ont que 4 000 hommes sur place. Ils tentent de résister mais ils ne peuvent que reculer. Le 21 mars 1801, la bataille de Canope est un désastre. Menou est contraint de s'enfermer dans Alexandrie et se trouve alors pris au piège. Le général Belliard qui commande une partie des troupes au Caire capitule, le 27 juin, et Menou, le 31 août. La guerre d'Égypte est terminée. Vigo-Roussillon est désigné pour préparer, de concert avec l'ennemi, un plan d'évacuation des Français. Il quitte l'Égypte et arrive à Marseille, 21 septembre 1801.

Il n'a que 27 ans. Il se fait réformer, rentre à Montpellier, s'y ennuie, et, au bout de deux mois demande à reprendre du service. Il est promu lieutenant. Il participe aux campagnes d'Allemagne, d'Autriche, de Russie, d'Espagne. Il est fait prisonnier pendant sept mois par les Anglais. Après la première abdication de Napoléon, il se rallie définitivement à Louis XVIII. Il sera un peu plus tard promu colonel et envoyé guerroyer en Espagne puis en Allemagne. En 1832, il est commandant de la place de Grenoble. Il prend sa retraite en 1837. Il meurt en 1844⁵⁴.

Son nom n'est pas gravé sur l'Arc de Triomphe. Sur un des bas-reliefs, le général Murat y est représenté faisant prisonnier à la bataille d'Aboukir le pacha chef de l'armée turque. Vigo-Roussillon s'en étonne dans un courrier à son supérieur, le 23 septembre 1836, car ce n'est pas Murat mais lui qui a fait ce prisonnier prestigieux, ce qui d'ailleurs est explicitement mentionné sur son brevet de sous-lieutenant, établi au Caire et signé « Bonaparte »⁵⁵. Vigo-Roussillon a été de toutes grandes batailles d'Égypte, directement au front la plupart du temps, face aux fusils et aux baïonnettes : son grand fait d'arme lui a été volé au profit du beau-frère de Napoléon.

⁵⁰ *Ibid.*, 99.

⁵¹ *Ibid.*, 99.

⁵² *Ibid.*, 102.

⁵³ MENICHELLI, « Légion copte » 2010.

⁵⁴ HIARD, « Vigo-Roussillon » 1846.

⁵⁵ Il y est mentionné : « Cet officier est entré le premier dans la maison où s'était réfugié le pacha qui fut fait prisonnier à Aboukir » (VIGO-ROUSSILLON, « Mémoires » 1890, 727 ; et VIGO-ROUSSILLON, *Journal* 1981, 95).

5. Jean-Gaspard René (1769-1808)

Jean-Gaspard René est né le 20 juin 1768 à Montpellier. Son père, Gaspard Jean René, est vice-doyen de la faculté de Médecine. Sa mère, Suzanne Sabatier, est issue d'une famille de commerçants (qui prendra plus tard le nom de Sabatier d'Espeyran, et dont un descendant a légué à l'Académie des sciences et lettres de Montpellier son siège actuel dans l'Hôtel dit Sabatier d'Espeyran).

En mai 1789 – ce n'est pas encore la Révolution –, René intègre la milice que les bourgeois de Montpellier viennent de créer⁵⁶. La Révolution transformera les milices bourgeoises en « gardes nationales » chargées de réprimer les attroupements séditieux et les révoltes sociales⁵⁷. René, qui adhère aux idées des révolutionnaires, demeure dans cette garde après juillet 1789. Il y est nommé, grâce à la position de son père⁵⁸, sous-lieutenant puis adjudant-major. Il y a sans doute connu Mireur, qui y est alors capitaine.

Contrairement à Mireur et à Vigo-Roussillon, René ne répond pas aux levées de volontaires. Les volontaires ne s'engageaient alors que pour une campagne : il choisit de s'engager dans l'armée de ligne. Il est affecté, le 2 janvier 1792, dans un régiment d'infanterie. Il a alors 24 ans. Il est probable qu'il a choisi cette carrière parce que l'accès aux grades d'officier, depuis 1790, n'est plus réservé aux nobles⁵⁹. L'armée manque alors d'officiers parce que, depuis le début de la Révolution, beaucoup ont émigré ou ont été mis à la retraite : six mois seulement après son entrée dans l'armée, René est promu lieutenant.

Il sert à l'armée du Midi, des Alpes, de Toulon, des Pyrénées, d'Italie (où Bonaparte le récompense en lui attribuant, un « sabre d'honneur »), d'Helvétie. En mai 1798, il est affecté à l'armée qui va partir en Égypte.

Après la prise de Malte, René participe à la prise d'Alexandrie, à la terrible traversée du désert (au cours de laquelle Mireur se suicide), aux batailles de Cheibress et des Pyramides, à l'occupation du Caire. Le 21 octobre 1798, la population du Caire entre en révolte contre l'occupant français. La répression est violente et sanglante. René en est un acteur majeur. Un grand nombre d'habitants se réfugient dans la grande mosquée. René est chargé d'exterminer tout ce qui est dedans et autour. La mosquée est pilonnée d'obus, pillée, saccagée, souillée. Les insurgés sont massacrés.⁶⁰ Au total, la répression de la révolte aura fait 300 morts parmi les Français et environ 4 000 parmi les insurgés⁶¹. Quatre jours après, Bonaparte, qui a vu René à l'œuvre, l'intègre dans son état-major. Il est alors chargé de parcourir les alentours du Caire pour surveiller et réprimer les habitants encore partisans des Mamelouks. Il est possible qu'il ait croisé Vigo-Roussillon, qui participe lui aussi à cette mission.

René est ensuite de la campagne de Syrie. L'armée prend El-Arich, Gaza, Jaffa, et entreprend le siège de Saint-Jean-d'Acre : René y est chargé de l'organisation du matériel et des mouvements dans la brèche qui permet pénétrer dans la ville⁶², ce qui est

⁵⁶ DUVAL-JOUVE, *Montpellier*, I, 51.

⁵⁷ Loi du 21 octobre 1789, confirmée par la loi d'organisation du 29 septembre 1791, cités par DRÉVILLON et WIEVORKA, *Histoire*, I, 560.

⁵⁸ C'est en tous cas ce qu'affirme l'un de ses deux biographes : CARLES, « René » 2000, 206.

⁵⁹ De la mi-1789 à la mi-1792, 6 000 officiers, environ, ont émigré ou pris leur retraite, soit près des trois quarts des officiers de 1789. Un décret du 20 septembre 1790 a ouvert la possibilité aux non-nobles de devenir officier. Voir MARILL, *Histoire* 2019, 10.

⁶⁰ *Ibid.*, 72-73.

⁶¹ Selon TRANIÉ et CARMIGNANI, *Campagne* 1988, 115.

⁶² « Le 9 avril 1799, la tranchée fut ouverte devant saint Jean d'Acre » (CONNY, *Révolution* 1847, XIV, 48) ; cf. JONQUIÈRE, *Expédition* 1899-1911, IV, 345 et n. 1, ainsi que le règlement pour le siège de Saint-Jean-d'Acre de Berthier qui précise en son article 9 : « Il sera nommé un officier

l'un des postes les plus exposés aux tirs des assiégés. Il y restera pendant les deux mois que dure le siège : Bonaparte le promeut adjudant-général au sein de l'état-major général, le 13 mai 1799.

Après l'échec du siège de Saint-Jean-d'Acre, l'armée bat en retraite et revient au Caire. Un mois plus tard, 15 000 Turcs débarquent en rade d'Aboukir. Bonaparte y envoie 9 000 hommes. Les combats sont terribles : quelques centaines de Français et plusieurs milliers de Turcs sont tués. René est brûlé par l'explosion d'un caisson, dont le feu atteint les vêtements de Bonaparte⁶³. Quelques semaines plus tard, sur ordre de Bonaparte, René est promu « adjudant général chef de brigade », toujours attaché à l'état-major (2 septembre 1799).

Bonaparte avait quitté l'Égypte pour rentrer en France le 23 août 1799, après avoir nommé Kléber général en chef. Le 20 mars 1800, Kléber, avec 12 000 hommes, fait face à l'armée du grand vizir, qui en compte 60 000. C'est la bataille d'Héliopolis : après deux jours de combats acharnés, le grand vizir est vaincu et s'enfuit vers l'ouest. Pendant les négociations avec le grand vizir pour le départ des assiégeants, un échange d'otages a lieu : c'est René qui est envoyé (avec le capitaine Tioch⁶⁴, son adjoint, lui aussi montpelliérain) comme otage auprès des Turcs⁶⁵. Ils sont alors menacés par des Turcs et ne doivent leur survie qu'au Mamelouk Mohammed el-Elfi bey et son escorte qui les enferment dans une mosquée et les défendent « le sabre à la main » jusqu'à la nuit⁶⁶.

Le 14 juin 1800, Kléber est assassiné. C'est Menou qui devient général en chef : il s'attache à consolider la colonisation de l'Égypte. Début mars 1801, les Anglais débarquent à Aboukir et sont rejoint par des Turcs. Menou les attaque à Canope le 21 mars, mais subit une terrible défaite et doit se retrancher dans Alexandrie. Il est enfermé, encerclé, et sans solution. Le 8 avril, Rosette est perdue. Les officiers le critiquent de plus en plus. Pour s'assurer un dernier quartier de fidèles, il réorganise son entourage⁶⁷ et nomme René chef d'état-major le 15 avril. René accède à la plus haute fonction mais il est trop tard pour qu'il puisse redresser la situation : Belliard, qui tenait Le Caire, capitule le 27 juin 1801. À Alexandrie, Menou espère encore pouvoir rebondir, mais en vain. Il nomme René général de brigade le 19 août. Il capitule le 31 août. C'est la défaite définitive. René aura été chef d'état-major pendant quatre mois et demi. C'est avec lui que Menou a fini par décider de capituler.

C'est donc aussi avec lui que Menou aura dû organiser les conditions du retour en France des quelque 23 000 soldats et civils encore en vie. Il a donc eu à connaître, notamment, du devenir de la pierre de Rosette. Il a cosigné, avec Menou, un projet de convention de capitulation, qui mentionnait que les savants de l'Expédition pourraient

chargé du détail de la tranchée pendant le siège », et « René est invité à commencer immédiatement ses fonctions et à se concerter avec les généraux d'artillerie et de génie » (*ibid.*, 310).

⁶³ RENÉ, « René » 1847, 9.

⁶⁴ On retrouvera le capitaine Tioch (écrit alors Tioche) à la tête d'un détachement de 25 dromadaires envoyé comme émissaire au Caire pour informer Belliard de l'échec de la bataille de Canope et de l'ouverture de négociations de paix avec les Anglais (cf. BOUDON, *Campagne* 2018, 237).

⁶⁵ ROUSSEAU, *Kléber et Menou* 1900, XXXIII ; cf. RENÉ, « René » 1847, 10. Pierre CARLE (« René » 2001, 210) écrit que Menou l'a envoyé en otage pendant les pourparlers. Georges SIX (*Dictionnaire* 1934, II, 356-357) écrit que René fut chargé de négocier la capitulation du Caire et fut remis comme otage aux insurgés le 22 avril 1800.

⁶⁶ Voir BABIÉ, *Archives* 1805, III, 376.

⁶⁷ LAURENS, *op. cit.*, 449.

remporter en France tout ce qu'ils avaient recueilli en Égypte⁶⁸. Cette mention, si elle avait été acceptée par les Anglais, aurait permis à la pierre de Rosette de venir en France. Elle n'a pas été acceptée, malgré la demande insistante de Menou et des savants eux-mêmes auprès des Anglais, qui ont fini par accepter que les savants emportent leurs manuscrits et leurs objets personnels, mais pas les objets collectés en Égypte⁶⁹.

Menou et René ont dû accepter cette rédaction et l'ont signée. C'est ainsi que, avec la signature de René, la pierre de Rosette est partie en Angleterre⁷⁰.

Les Français quittent petit à petit l'Égypte, à partir de la fin juillet 1801. René part avec Menou, et il arrive à Toulon, le 5 novembre 1801.

Après l'Égypte, René rentre un temps à Montpellier : il est nommé à l'état-major de la division militaire de l'Hérault puis à celle de Bretagne, puis adjoint au major général de la Grande Armée. Début 1808, il est envoyé en Espagne, où la population se révolte contre l'occupation française. Il y arrive le 10 janvier 1808. Napoléon le fait baron de l'Empire, le 12 mars. En juin, il est tué dans une embuscade en Andalousie. Un général de passage sur les lieux raconte l'horreur : « Nous avons trouvé au passage des hommes rôtis encore embrochés. Le général René a été tué et le commissaire Vosgien scié en trois⁷¹. » Un lieutenant de cavalerie qui y passe également précise : « C'est ici que le général René a été arrêté, coupé successivement par quartiers et jeté dans l'huile bouillante⁷². »

Son nom n'avait pas été retenu pour être inscrit sur l'Arc de Triomphe. Son frère a écrit au ministre de la Guerre, le 10 août 1836, pour demander réparation de cette omission, et il a obtenu satisfaction. Ce n'est cependant pas « René » qui est inscrit, mais « Réné ». Ce n'est pas une erreur : j'ai découvert aux Archives de la Défense à Vincennes un courrier de lui-même dans lequel il signe « Réné ». C'est donc sciemment qu'il se faisait appeler différemment de son père, le doyen de la faculté de Médecine de Montpellier : on ne connaît pas la raison de cette décision.

Ce que l'on sait du séjour des cinq soldats montpelliérains en Égypte ne donne qu'une petite idée des horreurs et des souffrances qu'ils ont vues et subies, parce que les archives n'en ont conservé qu'une infime partie. Seul Vigo-Roussillon, qui a pris des notes quasiment au jour-le-jour, a laissé une trace concrète et précise.

Ce qu'il raconte est confirmé par les « mémoires » que d'autres militaires ont rédigés : cette campagne a été particulièrement violente. Le nombre total des soldats français morts en Égypte est d'environ 17 000⁷³. Par rapport au nombre de militaires morts dans les guerres de la Révolution et de l'Empire, qui est d'environ 1 400 000, les pertes en Égypte peuvent sembler relativement faibles. Elles ne représentent en effet que 1,2 % du total. Mais, pour mesurer la violence d'une guerre, il faut comparer le nombre de soldats emmenés au combat et le nombre de disparus : alors que la moyenne des pertes humaines dans les batailles est, pour la période, d'environ 7 à 8 % des effectifs, elle est en Égypte de 40 %. La campagne d'Égypte est sans aucun doute très meurtrière, parmi les plus meurtrières de l'époque.

Si les pertes humaines du côté français ont été lourdes, elles l'ont été, sans aucun doute, beaucoup plus encore pour les Mamekouks, les Égyptiens, les Arabes et les Turcs.

⁶⁸ Le texte de cette convention, signé de Menou et de René, est publié par VILLIERS DU TERRAGE, *Souvenirs* 1899, 309-322.

⁶⁹ *Ibid.*, 311 (art. 4).

⁷⁰ Sur les négociations de Menou et des savants avec les Anglais, voir LAISSUS, *L'Égypte* 1998, 389.

⁷¹ Cité par CARLES, « René » 2000, 213.

⁷² Loc. cit.

⁷³ BOUDON, *Campagne* 2018, 248.

Il n'existe aucun recensement possible, mais les témoignages permettent d'affirmer que, face aux 17 000 Français disparus, ce sont de nombreuses dizaines de milliers de disparus, voire beaucoup plus, qu'il y a eu chez les Mamelouks, les Turcs, les Anglais et les Arabes. Bonaparte a utilisé la tactique militaire de la formation « en carré », qui a permis de limiter le nombre de morts à l'intérieur de ces carrés, et au contraire d'atteindre avec une relative facilité les ennemis qui chargeaient avec leur cavalerie. La bataille des Pyramides, par exemple, aurait fait 10 000 morts parmi les troupes de Mamelouks et une quarantaine seulement parmi les Français.

Il serait insuffisant de n'évoquer que les pertes humaines dans les batailles. Ce fut aussi une guerre d'embuscades, d'escarmouches et d'échauffourées, et, en cela, différente de la plupart des guerres de l'époque. Elle obligeait les soldats, où qu'ils soient, à être constamment sur le qui-vive. La tactique des bédouins, groupés en petites bandes dans le désert, était de venir à cheval harceler les Français qui prenaient le risque de s'isoler, d'en tuer quelques-uns et de s'enfuir aussitôt, parfois en brandissant la tête de leurs victimes au bout de leurs piques. Ces embuscades ont souvent été suivies de répressions violentes, jusqu'à utiliser les mêmes méthodes à l'encontre des populations locales : les récits des soldats racontent à n'en plus finir les oreilles ou les membres coupés, les éborgnements, les corps transpercés. Bonaparte lui-même a reconnu avoir donné l'ordre de faire couper des têtes : « Tous les jours ici, je fais couper deux ou trois têtes, et je les fais promener dans Le Caire⁷⁴. »

Il y a eu beaucoup de civils tués ou violentés. La campagne d'Égypte était une guerre de colonisation : la répression et la violence contre les populations qui refusaient l'insoumission a été terrible. Le pillage, le vol, le viol, l'esclavage étaient le quotidien. Vigo-Roussillon raconte par exemple que, pour effrayer les habitants du Caire et leur faire respecter l'occupant, il fut un jour décidé de conduire une action exemplaire à Boulaq. La ville est bombardée et prise d'assaut, les maisons envahies une à une : « Le pillage fut autorisé aux soldats, qui, après y avoir commis mille horreurs, mirent le feu à cette malheureuse ville⁷⁵. » Le savant Villiers du Terrage raconte une scène qui n'a pas dû être inhabituelle : un détachement de vingt-cinq soldats est en reconnaissance ; ils découvrent une famille arabe, volent le chameau, tuent le père et le fils, et font « subir à la pauvre femme les traitements les plus ignobles, sans que le général Boyer parût y faire attention⁷⁶ ». Le même détachement n'en reste pas là : « Vers la fin de la journée, nous rencontrâmes un troupeau de moutons conduit par une petite fille de neuf à dix ans. On tua et on prit des moutons tout ce que l'on pût emporter. La petite fille elle-même fut mise sur un chameau et ramenée à Suez, où elle devint la proie de l'état-major général⁷⁷. »

À ces horreurs s'ajoutent les violences pour prélever l'impôt réclamé par l'occupant. La campagne a coûté à la France la somme de 78,5 millions de francs, payée en grande partie par l'impôt sur la population égyptienne, qui a été de 58 millions de francs⁷⁸, à quoi il faut ajouter les vols et les pillages faits par les Français. La tentative de colonisation a été pour l'essentiel payée par les colonisés, ce qui a mis beaucoup de familles dans la misère. Et cette levée d'impôt s'est faite par la contrainte et la violence : Vigo-Roussillon et René y ont participé, et peut-être aussi Curto.

À quoi auront servi ces violences et ces morts ? Certes, de la campagne d'Égypte il sort la pierre de Rosette, le développement de l'égyptologie et des avancées

⁷⁴ *Ibid.*, 173.

⁷⁵ VIGO-ROUSSILLON, « Mémoires » 1890, 739.

⁷⁶ VILLIERS DU TERRAGE, *op. cit.*, 237.

⁷⁷ *Ibid.*, 238-239.

⁷⁸ MARTIN et PELTIER, *Infographie* 2021.

scientifiques incontestables, mais là n'était pas le but. Pour le Directoire et pour Bonaparte, il s'agissait de barrer la route de la Méditerranée aux Anglais et d'installer une colonie en Égypte. À l'arrivée, c'est un échec et un désastre : les Français partent battus, et les Anglais consolident leur position en Méditerranée.

Le seul bénéficiaire de la campagne est Bonaparte lui-même. Revenu en France au bout d'un an, il s'emploie à masquer ses revers et à glorifier ses victoires. Peu de temps après son retour, le 18 brumaire, il réussit son coup d'État et devient Premier Consul. En Égypte, comme l'écrit Vigo-Roussillon, ses hommes lui en veulent d'avoir fait peu de cas de leur vie. Le savant Villiers du Terrage le confirme : « La vie des hommes ne comptait guère dans ses calculs⁷⁹. » Ce que Bonaparte, devenu Napoléon, avouera lui-même dans un entretien avec Metternich : « un homme comme moi se soucie peu de la mort d'un million d'hommes⁸⁰. » Alors, 20 000 soldats morts en Égypte...

BIBLIOGRAPHIE

1. Mémoires et souvenirs évoquant l'Expédition d'Égypte

'ABD-EL-RAHMAN EL-JABARTÎ, *Journal d'un notable du Caire durant l'expédition française 1798-1801*. Traduit et annoté par Joseph Cuop. Préface de Jean Tulard, Paris, Albin Michel, 1979.

BEAUHARNAIS (Eugène de), *Mémoires 1858-1860 = Mémoires et correspondances politique et militaire*, 2 parties, Paris, Albert Du Casse, 1858-1860.

BERTHIER (Général Louis-Alexandre), *Relation 1800-1801 = Relation des campagnes du Général Bonaparte en Égypte et en Syrie par le général de division Berthier*, Paris, Didot l'Aîné, an IX (= 1800-1801).

BOUDON (J.-O.), *Campagne 2018 = La Campagne d'Égypte*, Paris, Belin.

BOURRIENNE (Louis-Antoine FAUVELET), *Mémoires 1829-30 = Mémoires de M. de Bourrienne, ministre d'État, sur Napoléon, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration*, 10 vol., Paris, Ladvocat.

DESVERNOIS (N.-P.), *Mémoires du Général Baron Desvernois, publié sous les auspices de M^{me} Boussu-Desvernois, d'après les manuscrits originaux, avec une introduction d'Albert Dufourcq, 1789-1815*, éd. Paris, Ch. Tarera, 1858 ; éd. revue, Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}, 1898.

DESVERNOIS (Général Baron N.-P.), *Avec le Général Bonaparte en Italie et en Égypte*, Paris, Laville, 2012.

GABARTI (Abdurrahman), *Journal d'Abdurrahman Gabarti pendant l'Expédition française en Égypte*, 2 vol., Paris, Rue Jacob, n° 19, 1838 (cf. *supra*, 'ABD-EL-RAHMAN EL-JABARTÎ).

MALUS (Étienne-Louis), *Agenda 1892 = L'agenda de Malus, Souvenirs de l'Expédition d'Égypte, 1798-1801*, Paris, Champion.

⁷⁹ VILLIERS DU TERRAGE, *op. cit.*, 219-220.

⁸⁰ « Napoléon à Metternich », dans DUPÂQUIER, *Population* 1979, 83 (cf. METTERNICH, *Mémoires* 1881, I, 151-152).

Colloque “Bicentenaire Champollion, l’Égypte et Montpellier“, 13 - 14 mai 2022, Montpellier

- METTERNICH, *Mémoires* 1881 = *Mémoires de Metternich*, 3^e éd., Paris, Plon et C^{ie}.
- MIOT (Jean-François), *Mémoires* 1804 = *Mémoires pour servir à l’histoire des expéditions en Égypte et en Syrie pendant les années VI, VII, VIII de la République française*, Paris, Demonville.
- NAPOLÉON, *Correspondance* 1858-69 = *Correspondance de Napoléon 1^{er}*, publiée par ordre de l’Empereur Napoléon III, 32 vol., Paris, Imp. Impériale.
- NAPOLÉON, *Mémoires* (2016), II = *Mémoires de Napoléon***. *La Campagne d’Égypte 1798-1801*, présentés par T. Lentz (coll. Texto), Paris (1^{re} éd. 2011), Taillandier, 2016.
- NIELLO-SARGY (J.-G. de), *Mémoires* 1825 = *Mémoires sur l’Expédition d’Égypte*, Paris, Vernarel et Tenon.
- PETITEAU (N.), *Napoléon Bonaparte. La Nation incarnée*, Paris, A. Colin, 2015.
- VIGO-ROUSSILLON (F.), « Fragments » 1890 = « L’Expédition d’Égypte, Fragments de mémoires militaires du colonel Vigo-Roussillon (1793-1837) », *RDM*, 100, p. 576-609 et p. 721-750.
- VILLIERS DU TERRAGE (É. de), *Souvenirs* 1899 = *Journal et Souvenirs sur l’Expédition d’Égypte (1798-1801)* (1^{re} éd. Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}, 1899). Réimpr. Paris, Cosmopole, 2001.
- VIVANT DENON (D.), *Voyages de la Basse et de la Haute Égypte pendant les campagnes du Général Bonaparte*, Paris, Didot l’Aîné, 1802.

2. Études sur la campagne d’Égypte et de Syrie, et sur l’époque

- ALZAS (N.), *La Révolution ou la mort. L’Effort de guerre dans l’Hérault pendant la Révolution*, Aix-en Provence, PUP, 2006.
- BERTAUD (J.-P.), « Le Recrutement et l’avancement des officiers de la Révolution », *AnnRévFr*, 210, 1972, p. 513-530.
- *La Révolution armée : les soldats citoyens et la Révolution française*, Paris, Laffont, 1979.
- *La Vie quotidienne des soldats de la Révolution*, Paris, Hachette, 1983.
- BRÉGEON (J.-N.), *L’Égypte de Bonaparte*, Paris, Perrin, 1991.
- BIARD (M.), BOURDIN (P.) et MARZAGALLI (S.), *Révolution, Consulat, Empire : 1789-1815*, dirigé par CORNETTE (J.), Paris, Belin, 2009.
- CHADEFAUD (C.), *Bonaparte* 2019 = *Bonaparte et la campagne d’Égypte*, Paris, Ellipses.
- CONNY (Vicomte F. de), *Révolution* 1847, XIV = *Histoire de la Révolution de France*, tome XIV, Paris, Dentu.
- CORVISIER (A.) (dir.), *Histoire militaire de la France*, tome 2 : de 1715 à 1871, Paris, PUF, 1992.
- CYR (P.) et MUFFAT (S.), *Desaix* 2019 = *Desaix en Égypte, Les conquérants de Bonaparte, juillet 1798-mars 1800*, Fontainebleau, Éditions AKFG.
- Bull. Acad. Sc. Lett. Montp.*, vol. 53, suppl. 1 (2022)

- DE MEULENAERE (P.), *Bibliographie raisonnée des témoignages de l'Expédition d'Égypte (1798-1801)*, Paris, F. et R. Chamonal, 1993.
- DRÉVILLON (H.) et WIEVORKA (O.) (dir.), *Histoire militaire*, 2021, I = *Histoire militaire de la France*, t. I, Paris (1^{re} éd. 2018), Perrin, 2021.
- DUPÂQUIER (J.), *Population 1979 = La Population française aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles*, Paris, PUF (Que sais-je ?).
- DUVAL-JOUBE (Joseph), *Montpellier 1879-1881 = Montpellier pendant la Révolution*, 2 vol. (1^{re} éd. Montpellier, Coulet, 1879-1881), Paris, Laffitte Reprints, 1974.
- JONQUIÈRE (C. de la), *Expédition 1899-1911 = L'Expédition d'Égypte* (1^{re} éd. Paris, 1899-1911), 6 vol. et 1 vol. de cartes. Réimpr. Boston, Mass., Elibron Classics, 2003.
- JOURDAN (A.), *Nouvelle histoire de la Révolution*, Paris, Flammarion, 2010.
- LAISSUS (Y.), *L'Égypte 1998 = L'Égypte, une aventure savante, 1798-1801*, Paris, Fayard.
- LAURENS (H.), *Expédition 1997 = L'Expédition d'Égypte*, Paris, Point.
- LENTZ (T.), « Pourquoi l'Égypte ? » 2019 = « Pourquoi l'Égypte ? », dans Napoléon.org, consulté le 27 février 2022).
- MARILL (J.-M.), *Histoire 2019 = Histoire des guerres révolutionnaires et impériales*, s. l., Nouveau Monde.
- MARTIN (J.-C.) et PELLETIER (Julien), *Infographie 2021 = Infographie de la Révolution française*, s. l., Passés/Composés.
- MENICHELLI (C.), « Légion copte » 2010 = « La Légion Copte, la Gouffea Arenarioïdes, et Samena », *Études coptes*, 11, 2010, p. 267-276.
- ROUSSEAU (F.), *Kléber et Menou 1900 = Kléber et Menou en Égypte depuis le départ de Bonaparte (août 1799 – septembre 1801)*, Paris, Picar et Fils.
- SAGNES (J.) et PÉRONNET (M.), *La Révolution dans l'Hérault*, Le Coteau, Privas, 1989.
- TRANIÉ (J.) et CARMIGNANI (J.C.), *Campagne 1988 = Bonaparte, La Campagne d'Égypte*. Préface de J. Tulard, Paris, G. Watelet, 1988.
- TULARD (J.), *Napoléon 1977 = Napoléon ou le mythe du sauveur*, Paris, Fayard.
- » Préface » 1988 = Préface à l'ouvrage de TRANIÉ (J.) et CARMIGNANI (J. C.), *Bonaparte. La Campagne d'Égypte*, Paris, G. Watelet.

3. Éléments biographiques

3.1. Jean-Baptiste Curto

Archives militaires - Service historique de la Défense (SHD) : dossier personnel 7 YD 1051

COURCELLES (Le Chevalier J.-B. de), *Dictionnaire historique et biographique des Généraux Français*, depuis le onzième siècle jusqu'en 1820, 9 vol., Paris, l'Auteur, Arthus Bertrand, Treuttel et Wurtz, 1820-1823, t. V, p. 97-102.

SIX (G.), *Dictionnaire biographique des généraux et amiraux français de la Révolution et de l'Empire : 1792-1814*, 2 vol., Paris, Georges Saffroy (abrégé *Dictionnaire* 1934), t. II, p. 276-277.

3.2. François Mireur

Archives militaires – Service historique de la Défense (SHD) : dossier personnel 15 YD 740.

Archives départementales de l'Hérault, Liste des volontaires de 1792 (L 3631).

Archives départementales de l'Hérault, François Mireur et la *Marseillaise* - Lettres autographes, Catalogue d'exposition, 1992.

BONIFACE (L.), « Mireur 1937 » = « Le général Étienne François Mireur, 1770-1798 », *Annales de la Société de Lettres, Sciences et Arts des Alpes Maritimes* 32, 1937, p. 106-119.

DESVERNOIS (Baron N.-P.), *Mémoires* 1898 et 1898 (cité *supra*, Bibliographie, 1).

François Mireur et la Marseillaise 1992 = *François Mireur et la Marseillaise*, complément au catalogue de l'exposition « 27 avril-30 juillet 1992 », Conseil Général de l'Hérault.

GRANEL (F.), « Mireur » 1964 = « Un transfuge de la médecine montpelliéraine : le Général de brigade François Mireur, 1770-1798 », *Monspeliensis Hippocrates*, 30, p. 12-20 (repris dans Id., *Pages médico-historiques montpelliéraines*, Montpellier, 1964, p. 131-140).

LOMBARD (J.), *Volontaire* 1903 = *Un volontaire de 1792*, Paris, Paul Ollendorff,.

SAGNES (J.) et PÉRONNET (M.), *Révolution* 1989 (cf. *supra*, Bibliographie, 2).

SIX (G.), *Dictionnaire* 1934 (cf. *supra*, Bibliographie, 3.1), II, 206.

3.3. Casimir Poitevin de Maureillan

Archives militaires – Service historique de la Défense (SHD) : dossier personnel 7 YD 641.

AUDEBAUD (C.), *Maureillan* 2011 = *Le lieutenant général vicomte Poitevin de Maureillan, 1772-1829, Une des gloires de l'armée du Génie* (Kronos 39), Paris, éditions SPM.

CAPION (P.), « Jacques de Poitevin, un académicien, astronome et agronome, sous la Révolution », *BASLM*, 33, fasc. 2, 2002, p. 320-334.

[H.F.], « Poitevin de Maureillan », dans HOFFER (M. le D^r F.) (dir.), *Nouvelle biographie générale*, 46 vol., Paris, Firmin Didot Frères et C^{ie}, 1852-1866, t. 40 (1862), p. 582.

LA ROQUE (L. de), *Armorial de la noblesse du Languedoc*, 2 vol., Montpellier, Seguin / Paris, Didot et Dentu, 1860-1863, t. II, n° 741 (p. 189-191) et n° 741 (p. 216-217).

MULLIÉ (C.), *Biographie* 1852 = *Biographie des célébrités militaires des armées de terre et de mer de 1789 à 1850*, 2 vol., Paris, Poignavant et Comp., 1852, II, p. 460-461.

POUQUEVILLE (F. de), *Voyage 1805 = Voyage en Morée, à Constantinople, et en Albanie*, Paris, Craton et C^{ie}.

SIX (G.), *Dictionnaire 1934* (cf. *supra*, Bibliographie, 3.1), II, p. 206.

3.4. Jean-Gaspard René (ou Réné)

Archives militaires – Service historique de la Défense (SHD) : dossier personnel 8 YD 912.

Babié (F.), *Archives 1805 = Archives de l'honneur, ou Notices sur la vie militaire des Généraux de Brigade...*, 4 volumes, Paris, 1805, III, p. 369-377.

Carles (P.), « René » 2000 = « Le Général René », *BASLM* 38, 2000, p. 205-214.

René (H.), « René » 1847 = « Le Général de Brigade René », *Le Nécrologe universel du XIX^e siècle*, 1847, p. 3-13.

Six (G.), *Dictionnaire 1934* (cf. *supra*, Bibliographie, 3.1), II, 356-357).

3.5. François Vigo-Roussillon

ANONYME, « Vigo-Roussillon, François », dans LHÉRITIER (L.-F.), *Les fastes de la gloire, ou Les Braves recommandés à la postérité*, 5 vol., Paris, Raymond et Ladvocat, 1818-1822, t. III, p. 154-155.

CHAMPOLLION (J.-F.), *Lettres II, 1868 = Lettres écrites d'Égypte et de Nubie en 1828 et 1829*, Paris, Didot et C^{ie}.

— *Lettres II, 1909 = Lettres et Journaux de Champollion II : Lettres et journaux écrits pendant le voyage d'Égypte*, édités par H. HARTLEBEN (BiEg 31), Paris, E. Leroux.

CLERC (P.), *Dictionnaire de biographie héraultaise. Des origines à nos jours*, 2 vol. Montpellier, Pierre Clerc, 2006, vol. II, p. 1450-1451.

HIARD (T.), « Vigo-Roussillon » 1846 = « M. François Vigo-Roussillon, colonel d'infanterie », dans *Le Nécrologe universel du XIX^e siècle*, II, p. 129-132.

LEGRAIN (G.), « Autographe » 1900 = « Un autographe de Champollion à Béni Hassan », *ASAE*, 1, p. 15-16.

VIGO-ROUSSILLON (F.) « Mémoires » 1890 = « L'Expédition d'Égypte, fragments de mémoires militaires du colonel Vigo-Roussillon (1793-1837) », *RDM*, 100, p. 576-609 et p. 721-750.

— *Journal 1981 = Journal de campagne (1793-1837) de François Vigo-Roussillon, Grenadier de l'Empire*, s. l., F. Empire.